

## Chantery, ou la simple expression

Michèle Lalonde

Volume 8, numéro 4 (46), juillet-août 1966

Pour la chanson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1966). Chantery, ou la simple expression. *Liberté*, 8(4), 13-16.

## *chanter, ou la simple expression*

Je chante je crois bien, encore plus souvent que je n'écoute chanter. Non pas que j'aie la voix belle; mais j'ai grandi dans une maison où l'on trouvait convenable d'user et d'abuser du chant pour traduire ses états d'âme, voire même pour ne rien traduire du tout: de temps à autre, quelqu'un chez nous explosait en vocalises, histoire toute simple de se laisser chanter. J'ai tôt appris à évaluer cette liberté comme un privilège: lorsque je me mis à fréquenter l'école, puis les milieux trop cultivés, je constatai avec étonnement qu'on ne pouvait ainsi impunément s'exercer partout à brûle-pourpoint les cordes vocales; la moindre mélodie attaquée sans raison suffisante et sans crier gare vous faisait souvent juger coupable de gaité suspecte. J'ai toujours trouvé suprêmement irritant d'avoir à justifier une chanson.

J'ai souvent observé que les gens qui chantent faux sont agacés par les chansons d'autrui. Mon père me pardonnera de propager la rumeur voulant qu'il n'ait pas la voix juste. Par politesse, je crois bien, il a toujours évité de chanter lui-même à tue-tête, mais il prenait plaisir à entendre ma mère et nous faisait généralement l'honneur d'un accompagnement fredonné. Il connaît aussi une berceuse très efficace: tellement nostalgique qu'elle ne laisse le choix que de songloter ou de s'endormir. De lui, j'appris **SUR LE GRAND MAT D'UNE CORVETTE** et **IL ETAIT UN PETIT NAVIRE**, deux airs de marine. Sa mère venait de l'Isle Verte.

Nous étions une petite famille; quatre en tout. Ma mère avait un joli timbre de soprano; elle eut aimé dans sa jeunesse cultiver

sa voix, mais les leçons coûtaient cher. Elle chantait les airs du folklore québécois, quelques extraits d'opéra, les "hits" français et américains des années trente et aussi, à tout propos, des improvisations très convaincantes sur une musique appropriée : "une petite fille qui va, qui va, qui va, manger sa sou-ou-ou-pe !" J'avais ma soupe. Ce petit lyrisme quotidien nous paraissait tout à fait naturel et d'ailleurs, nous aimions l'entendre. J'ai passé cette habitude à ma fille. Elle a quatre ans; elle s'égosille ainsi tous les soirs à me raconter sa journée; ("Je me pro-me-nais, j'ai cueilli des beaux pi-i-i-ssenlits..." etc.) Mais elle ne veut pas apprendre de moi les "vraies" chansons; c'est sa grand'mère qu'elle va trouver pour lui enseigner A LA CLAIRE FONTAINE...

La chanson pour moi, n'est associée à aucun état d'âme particulier; la chanson, c'est la liberté d'expression, la spontanéité. Je trouve d'ailleurs significatif que l'âme québécoise ait trouvé son véritable bonheur d'expression dans la chanson-poème et aussi la chanson anecdotique — je pense bien sûr aux compositions de Vigneault — qui récupère l'art et l'inspiration souvent philosophique du conteur. Je crois que si la contribution des chansonniers a pris l'importance d'un véritable phénomène sociologique c'est que, bien plus volontiers que les poètes, ils ont perçu que la personnalité vraie du canadien français n'était pas naturellement introverti et méditative, mais expansive. Si notre conscience s'est si bien refermée, aigrie et souffreteuse, sous la double occupation janséniste et britannique, c'est que notre tempérament ne nous porte avec profit ni à la flagellation mentale ni à la réserve calculée à l'anglo-saxonne. (Je tiens, ceci dit, notre fameux sang latin et la goutte d'exubérance inoffensif qui en reste, pour un mythe plus ou moins inspiré par le vieux racisme; je trouve la proposition de Felix Antoine Savard plus plausible : à savoir qu'un commun héritage d'impétuosité nous ait été légué par nos ancêtres découvreurs, pionniers, aventuriers, qu'on imagine tous hommes de passion; héritage dont nous avons plus ou moins su tirer parti...)

Or il y a dans notre plus belle tradition folklorique deux constantes : la gaité et la nostalgie, une nostalgie profonde, assez spéciale, qui n'est pas forcément larmoyante, qui, teintée d'idéalisme, s'apparente davantage à l'amour des choses, des êtres, qu'à la tristesse. Nos chansonniers ont mangé un bon pain sur la tête de l'Abbé Gadbois... ils ont, plus ou moins consciemment peut-être, assimilé cette vraie tradition. Leurs mélodies sont belles parce

qu'elles ne s'embarrassent pas d'une algèbre compliquée de symboles pour exprimer enfin, avec tantôt humour, tantôt gravité et tendresse, une sensibilité simple, quotidienne, j'oserais dire, normale, et qui est nôtre. Ils parlent d'amour, de départ, d'espoir, de chagrin, ils rêvent tout haut sur des rythmes québécois, sud-américains, peu importe, ils font chanson de tout ce qu'on a envie de dire, ils ne dédaignent ni les petites expériences humaines ni les grandes. Quand Léveillé chante *Frédéric*, tout le monde trouve de quoi se souvenir et chacun connaît un *Arthur* qui tourne deux cent mille vis... Ils peuvent être résolument québécois comme Vigneault clamant *Fer et Titane*, ou nationalistes sans qu'on s'en doute : ainsi la mélodie de Stéphane Venne, avec son tendre refrain :

*Tu es noire, qu'est-ce que tu fais dans ce pays*  
*Tu es noire, c'est bien trop froid pour toi ici*  
*Tu es noire, ne te l'a-t-on pas assez dit*  
*Tu es noire, noire, noire...*

c'est une chanson que je qualifie de nationaliste et qui pourtant n'a rien à voir avec les mouvements pour l'indépendance. Mais elle s'inspire d'une profonde intuition de l'identité d'un être et de son paysage et aussi, elle renverse en la projetant amoureuxment sur autrui, une sensibilité de colonisés. Ainsi nos chansonniers nous ont-ils rendus COMMUNICABLES.

Ils ont aussi, encore une fois sans prétention, amorcé l'expression d'un érotisme aussi facile que l'amour :

*toi, d'une si lente caresse*  
*qui glisse le long de mes bras*  
*jusqu'à ce que mon corps paraisse*  
*ne respirer que par tes doigts*  
*c'est à peine si tu me touches*  
*mais ce sont tes gestes pourtant*  
*qui font la brume où tu me couches*  
*qui font la nuit où tu me prends...*

C'est plus compréhensible, et certes plus près de la vie que : "mûri l'orgasme épanché s'étiole et se mire / et se cambre aux portes du réveil crispé de froidure", que Préfontaine m'en voudra d'emprunter à son recueil paru en 1957...

Je ne prétends pas surévaluer l'art de nos chansonniers au détriment de la poésie. Il arrive en effet parfois que seule l'insistance d'un bataillon d'instrumentistes réussisse à faire passer la banalité de certaines idées subordonnées à la rime... Mais aux Vigneault, Léveillé, Gauthier, Ferland, Venne et autres revient en définitive l'honneur d'avoir franchi le fameux abîme entre les intellectuels et la "masse", dont on a tellement dit qu'elle ne voulait rien entendre.

En consentant à s'exprimer, non pas forcément "comme tout le monde" et sans originalité, mais, dans les termes de la sensibilité quotidienne, à tout le monde, ils ont posé en principe l'existence d'une collectivité intelligente, réceptive et dont l'oreille était assez juste pour reconnaître un ton d'authenticité simple auquel elle ne demandait qu'à accorder sa voix.

MICHÈLE LALONDE